

Le non-rapport sexuel Et ses suppléances Dans *Encore*

Le séminaire XX de Lacan est sans doute celui qui permet le mieux de comprendre à la fois ce qu'il appelle non-rapport entre les sexes, et ce que celui-ci implique pour les êtres parlants : il faut bien qu'ils trouvent quelques moyens pour suppléer ce manque, afin qu'une relation soit possible. Deux façons de faire avec ce manque – suppléances, donc - dominent la réflexion de ce séminaire, à partir de ce que Lacan définit comme sexuation, c'est-à-dire comme subjectivation pour chacun de son être-pour-le-sexe. Puisque le rapport sexuel est impossible, il faut bien trouver des moyens de faire avec, c'est-à-dire sans. Se passer d'une formule qui serait la clé du rapport entre les sexes, comme les autres animaux disposent des montages instinctuels, qui règlent pour eux la saison des amours, les modalités de la rencontre, les mécanismes de la copulation et la régulation des conséquences nécessaires à la reproduction des espèces et à la perpétuation de la vie. Si ce qu'on appelle l'homme se trouve privé de ces ressorts naturels que sont les instincts du fait de sa possession du langage, qu'il est dé-naturé par celui-ci et par la fonction de la parole, langage et parole vont lui donner des moyens plus ou moins réussis pour pallier ce manque. C'est ainsi que le fantasme, par exemple, avec l'objet a et le phallus, sera pour ceux qui en disposent, un outil permettant d'aborder les partenaires, d'avoir un scénario de la relation possible et de la mise en jeu du désir et de la jouissance. Mais c'est aussi ici que l'amour apparaît comme une suppléance parmi d'autres, ou peut-être mieux comme la suppléance par excellence.

SITUATION

Au Livre XX du Séminaire, connu sous le nom de « Encore », Lacan a le souci de démontrer comment les trois registres qui organisent l'expérience humaine, Réel, Symbolique et Imaginaire se nouent. C'est en effet ainsi que le *parlêtre* s'oriente et se débrouille avec ce qui lui fait problème, à savoir le sexe et la mort. L'humain ne dispose pas des montages adaptatifs fournis par la nature, que l'on nomme instincts. Ceux-ci permettent aux animaux des autres espèces de résoudre les difficultés de la vie et de la survie, de la préservation et de la reproduction de l'espèce. Cette *dénaturation* de l'homme constitue une béance qui le laisse profondément démuné devant les questions qui se posent à lui, généralement dans l'urgence et toujours dans l'impréparation : qu'est-ce qu'une femme ? Qu'est-elle pour un homme ? Comment régler les relations entre hommes et femmes, quant au sexe ? Comment assumer son être sexué, sa différence sexuelle ? Comment composer avec l'autre, le ou la partenaire ? Comment en passer par celui-ci pour sa propre satisfaction, faire avec ses demandes, ses besoins, ses désirs, ses exigences et ses limites ?

C'est cette béance qui conduit Lacan à dire : « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Telle est la formule par laquelle il définit notre inadaptation et notre dysharmonie quant à la relation entre partenaires. Là où nous manquent des instincts réglés, nous n'avons comme recours que les *semblants*, c'est-à-dire les images et les mots. L'imaginaire et les signifiants sont nos recours. C'est par eux que nous pouvons traiter avec le réel du sexe. La réalité sexuelle est définitivement et irrémédiablement opaque et énigmatique. Mais pour autant, au niveau de ceux-ci, imaginaire et symbolique, le manque se redouble : aucun signifiant n'est là, disponible et préformé, pour répondre aux énigmes de l'existence. Il revient alors à chacun de bricoler, pour forger une solution. Chacun, depuis l'enfance et l'adolescence, à travers les expériences qui le confrontent

au réel du sexe et de la différence, construit le montage qui lui est propre et qui lui permettra d'affronter ces embrouilles. C'est le réel qui interroge et sur lequel nous butons ; et c'est cette butée qui nous pousse à trouver.

Ainsi en est-il pour le Petit Hans, avec ses premières érections, la naissance de sa petite sœur et la perception de l'absence de pénis sur le corps maternel. Que faire de cet appendice qui s'érige indépendamment de sa volonté et ne lui obéit pas ? Voilà bien une expérience, un vécu, un éprouvé qui laisse l'enfant démuni voire plongé dans un certain désarroi. Par ailleurs, mais pas sans lien, d'où vient cet être nouveau-né qui désorganise son monde imaginaire et prend la place qu'il avait jusque-là auprès de sa mère, et lui ravit le sein de celle-ci ? Comment comprendre que cette mère, idéalisée et supposée omnipotente, soit dépourvue de ce que lui possède, alors même qu'elle semble en nier l'évidence lorsqu'il la questionne ? « As-tu toi aussi un *wiwimacher* ? » Plus tard, la maturité venant, comment faire face aux jeux de l'amour et du désir et aux exigences de la pulsion ? C'est à partir de tous ces défis du réel que Freud définissait ce qu'il appelait l'inconscient : un creuset où le petit d'homme est amené à élaborer son fantasme, pour résoudre les énigmes du sexe et de la vie. A partir des éléments hétérogènes et épars que lui fournit son expérience - choses vues, entendues, perçues dans le monde vivant qui l'entoure, fragments du discours reçu de l'Autre et transmis par les géniteurs...

Lacan constate à son tour que tout cela ne va pas de soi et que c'est dans « les défilés du signifiant » et dans ce qui nous vient de l'Autre que chaque sujet, au un par un cherche sa place envers autrui et assume les caractères contingents que lui a attribué le destin. Pas de fatalité ni de voie toute faite : ainsi faut-il que chacun fasse sien, assume, *subjective* son être pour le sexe.

Le séminaire XX relève le défi de ces questions : assomption de l'être sexué, différence des sexes, choix et position du sujet au regard de la jouissance... Il le fait, en interrogeant la fonction du symbolique par rapport au réel et leur nouage. Une des inventions de ce séminaire, loin de tout psychologisme ou de toute mythologie, est de concevoir le travail de subjectivation en termes de logique pure : un jeu de petites lettres, et leur combinaison à partir d'une supposée « fonction phallique ». Ce qui justifie cet effort logique, c'est la distance prise résolument par Lacan avec la fausse évidence freudienne : « L'anatomie, c'est le destin ». Rien ne permet en effet, à partir de la clinique, de réduire le rapport de chacun à son sexe sur la base d'un binaire : avoir ou n'avoir pas l'organe pénien. Il apparaît au contraire que chaque sujet choisit et décide de sa position sexuée et de sa façon de mettre en jeu ce que Lacan appelle fonction phallique. Il y a pourtant une logique à ces opérations, quelque chose qui est donc mathématisable et susceptible de s'écrire en lettres mathématiques. Cette logique peut se faire à partir de la *Lettre*, d'une lecture littérale de l'inconscient. Car l'inconscient freudien est précisément un chiffrement de la réalité sexuelle.

A LA LETTRE

Voilà pourquoi Lacan, dans le chapitre III du séminaire XX, traite de « La fonction de l'écrit ». Comprendons qu'il s'agit de la fonction de l'écrit *dans l'inconscient*, et *dans le discours analytique*. Tout part en effet, dans l'expérience qui est la nôtre, du dispositif de la cure où l'inconscient peut être élaboré (c'est à dire mis au travail), à partir de la règle édictée à l'analysant, dite des associations libres. Lacan rappelle ainsi que toute l'analyse repose sur cette règle paradoxale « dire n'importe quoi qui vient à l'esprit », auquel l'analysant est invité. Et dans ce qui se dit ainsi dans le cadre analytique, c'est, au-delà de ce *dit*, la lettre de l'inconscient que l'analyste vise et doit atteindre.

Qu'est-ce que la fonction de la lettre dans le discours analytique ? Cette question donne l'occasion à Lacan de mettre en œuvre ce dispositif qu'il a mis au point trois ans plus tôt (en 1969-1970, Séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse) : Les discours. *Discours* est le nom donné par Lacan à la structure du lien social. Lien social et discours sont pour lui synonymes. Ce qu'il décrit ainsi est le lien qui se noue entre un sujet, quel qu'il soit, et sa jouissance. Ce lien se fait nécessairement par le truchement de signifiants articulés. Un discours, c'est « l'utilisation du langage comme lien » (page 32) entre le sujet et son monde, son monde humain parce que peuplés d'autres êtres parlants. Chacun des éléments du lien social se trouve représenté par une des quatre lettres suivantes : S barré pour le sujet, barré par le signifiant dont il est un effet ; *a*, lettre valant comme semblant de l'objet mis en jeu dans sa jouissance ; S1 et S2 valant comme signifiants minimaux de la chaîne signifiante ; S1 étant le signifiant maître, celui qui représente le sujet, auprès d'un autre signifiant ; S2, qui se trouve du coup représenter le savoir que délivre la chaîne signifiante. N'importe quel discours possible noue ces quatre termes ou lettres, qui se distribuent par permutation, aux quatre places de la structure : Agent / Vérité – Autre/Produit.

Ici, Lacan se soutient de son mathème du discours pour illustrer le fait que le sujet ne trouve pas dans l'Autre (cet Autre qui englobe ses parents, son expérience accumulée, ses livres, le trésor des signifiants ou le savoir établi) une réponse langagière au réel qu'il rencontre : il n'y a pas de clef symbolique pour l'énigme du sexe et la relation opaque aux partenaires sexuels. Il y a dans l'Autre une béance, un manque, que Lacan écrit $S(\bar{A})$: le signifiant du manque dans l'Autre. Cette écriture EST celle de l'inconscient : il y a un inconscient parce que cette clef manque et qu'il faut pallier ce manque, mettre quelque chose à cette place vacante. Quelque chose qui sera nécessairement construit, élaboré, créé. Cette invention devra rendre compte de la possibilité de faire avec un objet du monde, pour produire une satisfaction pulsionnelle : « L'objet *a* vient fonctionner au regard de cette perte » (page 31). Notons ce qu'a de précieux cette remarque : si le lien social (le discours) *produit* cet objet *a*, dit aussi « plus de jouir », c'est au départ parce qu'il y a cette béance essentielle de l'être parlant. $S(\bar{A})$ représente donc ce qu'on appelle ailleurs aussi la castration humaine : l'objet *a* résulte de la castration et permet de faire avec.

Beaucoup ont interrogé le fait que Lacan appelle *discours* le lien social. Il en rend compte dans ce chapitre, en rappelant qu'« il n'y a pas de réalité pré-discursive » et que « chaque réalité se fonde et se définit d'un discours » (page 33). Il ne s'agit en effet de rien d'autre que du montage entre un sujet (qui est effet du signifiant), avec son objet plus-de-jouir (*a*), qui lui-même est produit du champ de la parole et du langage : aucun réel n'est atteint, manipulable par l'homme, sans passer par le biais de ce champ. Il n'existe pas de relation *immédiate* au réel : le monde ne peut être appréhendé par le *parlêtre* que par la médiation de la parole.

Ce qui différencie radicalement le discours analytique des autres structures (discours de l'inconscient, dit « du maître », du sujet, dit « de l'hystérique », du savoir, dit « de l'université »), c'est qu'il a pour fonction de mettre à jour la vérité intime du sujet pour lui-même.

QUAND MÊME

Il n'y a pas de rapport sexuel et « ça ne va pas » entre les femmes et les hommes. On entend parler chaque jour, depuis toujours peut-être, de la guerre des sexes, en tout cas du malentendu. C'est ce qui fait le lit (si je puis dire) de la clinique analytique. Mais pourtant, ce rapport « va quand même ». Il va, c'est-à-dire qu'hommes et femmes se rencontrent, « grâce à un certain nombre de conventions, d'interdits, d'inhibitions, qui sont l'effet du langage et ne sont à prendre

que de cette étoffe et de ce registre » (page 34). Dit autrement : il n'y a pas de rapport purement naturel et pas non plus de représentant langagier de l'acte sexuel. Cependant, les actes sexuels, aussi bien que les relations entre partenaires, sont possibles, grâce à des montages qui mixent des éléments imaginaires (scénarios) et des phrases signifiantes : c'est ce que Freud a nommé *fantasme*. Ce qui rend la jouissance supportable et vivable est en même temps ce qui la cadre et la réprime, par un jeu de défenses : pas de désir sans défense contre le désir, c'est à dire sans domestication de la pulsion. Le corollaire de ces montages est ce que toute la clinique démontre : chacun des partenaires d'une relation sexuelle n'est pas « réellement » en rapport avec l'autre, avec l'Autre pris comme sujet. Chacun est en relation avec un montage qui lui donne accès à l'objet de sa jouissance. Le partenaire est un signifiant par lequel un objet est visé.

Prenons un exemple dans la clinique freudienne, pour que chacun puisse l'avoir en tête : Dora n'est en relation avec Monsieur K que dans la mesure où il est représenté auprès d'elle par le signifiant « Mari de Madame K ». A travers lui, elle a accès à celle-ci, qui représente pour elle (c'est donc un signifiant) *l'Autre femme*, celle qui est supposée savoir ce que c'est qu'être une femme pour un homme. Celle qui dans son corps est supposée disposée de la féminité qui pour Dora est une douloureuse énigme, un manque-à-être. Elle ne se laisse donc courtisée par Monsieur K que parce qu'elle peut ainsi s'identifier à son épouse – qui représente pour elle *l'être-femme* incarné, grâce à la blancheur de ses bras - et trouver réponse à la question de sa propre féminité inaccessible et voilée. D'où son effondrement subjectif, le fait qu'elle cesse de jouer le jeu du quatuor qu'elle forme avec les K et son père, quand Monsieur K croit lever ses réticences en disant « ma femme n'est rien pour moi ». Le nigaud ignorait que celle-ci n'était pas l'obstacle au désir, mais sa condition ! Si Madame K n'est *rien* pour lui, il s'anéantit de lui-même et l'illusion nécessaire à la jeune fille pour supporter la partie carrée à laquelle elle consent se dissout immédiatement. Elle le gifle donc et fout le camp ; elle cesse de jouer le jeu pervers de la bande et finit dans le cabinet de Freud.

Les relations sexuelles et amoureuses, surtout lorsque « ça va », relèvent toujours d'un tel malentendu : il n'y a d'accord que par quiproquo. Lacan l'évoque en parlant de ce bal à la fin duquel les amants ôtent leurs masques : ce n'était pas lui, et ce n'était pas elle ! Ce sont en effet deux inconscients qui font couple.

Voyons comment Lacan épingle à la fois ce malentendu et les ombres portées qui donnent leur consistance aux relations intimes : « La femme, dit-il (page 36) n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que mère », *quoad matrem*. Cette remarque vaut en effet des deux côtés : du côté de l'homme qui se tourne vers une femme, il y a toujours cette ombre de la mère qui la « contamine ». C'est dire que l'objet d'amour primordial, comme celui de l'Œdipe, reste à l'horizon de la partenaire sexuelle d'un homme. Les éléments prélevés, découpés sur le corps féminins (*signes secondaires de féminité*, disent les physiologistes) et qui sont mis en jeu dans la dialectique du désir dépendent de ce qu'il y a de maternel dans celui-ci. Quant au côté femme, il serait difficile de méconnaître que le désir d'enfant et la présence de celui-ci ne se dessinent pas en arrière-plan de l'attrait pour un partenaire. Celui-ci n'est-il pas l'agent par lequel elle peut recevoir ce qu'elle n'a pas, soit le phallus et l'enfant ?

Quant à l'homme, que dit Lacan, qui fasse pendant dissymétrique au *quoad matrem* ? Qu'il n'entre dans le rapport sexuel que *quoad castrationem*. C'est-à-dire par le biais de sa castration...

PAS SANS L'AUTRE

La question centrale de cette partie du séminaire XX est donc : comment faire, sans l'instinct, clef offerte par la nature, et sans le signifiant, qui manque dans l'Autre ? Comment faire pour

que se rencontrent hommes et femmes ? Le chapitre III traite cette question sous l'angle de la relation sexuelle. *Foutre* et *fuck* sont les mots que Lacan n'hésite pas à utiliser, pour être on ne peut plus explicite. Sous cet angle, c'est l'objet *a* qui se trouve mis en scène, comme plus de jouir se dégageant là où « il n'y a pas de rapport sexuel ». C'est sur le fond de la castration (*\$*) et du manque de signifiant dans l'Autre - *S(A)* - que le parlêtre a recours à ce *a* qu'il produit et cherche dans le partenaire, *au champ de l'Autre*. Dit autrement, sur le manque que dessine la castration, vient se dessiner l'objet cause de désir : (*a / - φ*).

Mais le chapitre IV aborde ce problème sous un autre jour : du côté de l'amour. C'est le grand Autre qui se trouve alors évoqué. Quelques formules ciselées à merveille sont forgées là et nous frappent d'emblée.

* « La jouissance de l'Autre, symbolisé par le corps, n'est pas le signe de l'amour » (page 39). Cette phrase, reprise du premier chapitre où elle venait comme par anticipation, sans vrai commentaire, met ici en tension quatre termes : l'Autre, le corps, le signe et l'amour...ce qui fait beaucoup !

* L'Autre, ici, c'est « l'Autre sexe » (page 40).

* « Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour » (page 44).

* « Pour un rien, le dire, ça fait Dieu »... « Aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse Dieu sera là » (page 44).

Ce chapitre traite en effet de la substance commune entre l'amour et le signifiant. Les phrases que je viens de citer textuellement, donnent la trame de ce qui soutient le propos de Lacan. Elles en dessinent le motif : si la relation entre homme et femme n'est pas structurée par l'instinct naturel ; s'il n'y a pas dans l'inconscient de signifiant préformé donnant de cette relation la règle...il y a cependant un usage des signifiants qui permettent de s'appareiller.

Nous nous souvenons de ceci : ce que Lacan a appelé l'Autre, avec un grand A, a d'abord été pour lui le lieu du signifiant. C'était dès ses premiers travaux (en l'occurrence « Le stade du miroir ») la lettre permettant d'indexer une instance tierce par rapport au sujet aussi bien qu'à ses objets et à ses semblables. C'était l'indice d'une dimension transcendante, ouvrant l'humain à son altérité.

L'Autre ne prend corps pour le petit d'homme, que par la médiation de la mère (ou de ses substituts) et des soins qu'elle prodigue. D'où l'usage courant, consistant à qualifier ce personnage d'Autre maternel ou d'Autre primordial. Mais c'est bien au-delà des soins et de la satisfaction des besoins vitaux, que l'Autre se profile avec sa pleine valeur d'altérité : pour le petit d'homme, il s'agit, dans la mère, d'un autre qui parle et par lequel il est nourri de paroles autant que de lait.

D'où dans les premiers textes de Lacan, cette définition de l'Autre comme « trésor des signifiants ». L'Autre n'est pas du côté du miroir, du semblable, du même, du double ou de l'alter ego. Il n'est pas du connu ou du propre ; Il n'est pas l'Un, ni le phallus ; mais il est du côté d'une différence aussi radicale qu'absolue.

Et c'est ce faisceau d'indices qui permet à Lacan de frayer les pistes que balisent les formules que j'ai dites : l'Autre comme Autre sexe, l'Autre comme hypothèse-Dieu, l'Autre comme possibilité de l'amour. Voilà ce qui nous fait croire, contre toute évidence – évidences de l'expérience comme de la raison – qu'on peut ne faire qu'Un par l'amour...

CREATION

Si le chapitre III nous dit comment la dialectique du désir est possible *quand même*, grâce à l'objet *a*, même si le rapport sexuel ne peut pas s'écrire, le chapitre IV nous dit que le signifiant,

(champ du langage et fonction de la parole) permet de créer - vraiment *créer*, c'est-à-dire à partir de rien - ce qu'on appelle amour : l'amour est, *ex nihilo*, une création que permet le signifiant.

Voilà pourquoi Dieu vient hanter ces pages : c'est que Dieu est le nom que l'humanité a forgé, au moins dans notre culture, pour saisir l'altérité, le transcendant, l'au-delà de l'humain. C'est ainsi que certains ont cru pouvoir le définir comme source du langage, puisque le langage est Autre pour l'homme. Mais c'est aussi ainsi que sont représentées source et destination, non seulement de la parole, mais aussi de l'amour, en raison du caractère symbolique de celui-ci : « Dieu est un nom donné à la direction que prend l'amour », écrit de mémoire Schopenhauer. C'est ce qui amène Lacan à dire que les femmes, et les mystiques qui se rangent, quel que soit leur sexe anatomique, du côté féminin de la sexuation, sont en rapport avec $S(\mathbb{A})$. $S(\mathbb{A})$ est aussi bien la Lettre de l'inconscient, de ce qui manque à l'homme par structure, que de la place où Dieu est appelé par la foi.

Dieu est alors un partenaire supplémentaire, côté femme, qui échappe à la contingence du sexe autant qu'à l'ordre de la loi, que représente le phallus.

Ainsi se trouve souligné ce qui est un axe essentiel de ce séminaire : L'Autre, c'est l'Autre sexe, c'est-à-dire le continent féminin (le « continent noir » selon Freud) de l'humanité. *Encore* est un de ses noms possibles.

Si nous restions captifs d'une logique binaire, celle, par exemple de : « avoir ou pas le pénis », nous serions amenés à dire que pour chacun, l'autre sexe fait problème. Ce n'est certes pas faux : les femmes ont des problèmes avec les hommes et les hommes des problèmes avec les femmes. Mais cette façon de rabattre les choses sur le plan de la symétrie n'est pas ce que Freud nous a enseigné, et Lacan moins encore. Freud a dû marteler contre l'évidence sensible, qu'il n'y a qu'un seul référent sexuel, pour l'inconscient. C'est ce qu'il a été amené à définir comme Phallus, introduisant de lui-même cet écart décisif entre le phallus comme symbole et l'organe phallique. Puis il a soutenu, pour les deux sexes, le primat du phallus. Le pas franchi par Lacan est une radicalisation du postulat freudien : il y a le sexe côté Un, côté phallique, et la jouissance qui lui correspond : jouissance d'organe, localisée et limitée... puis il y a l'Autre sexe, qui est donc le pas-Un, le *pas-Tout*, pas tout pris dans la fonction phallique, dont la jouissance est donc Autre, illimitée, hors phallus et hors loi...

Aussi, l'Autre sexe est donc bien le sexe féminin pour les hommes, les phallophores. Mais pas moins pour les femmes, car la femme est *Autre pour elle-même*.

Vous voyez comment l'Autre, terme constant dans l'élaboration de Lacan, a pu, au fil du temps, changé de contenu, tout en gardant sa valeur qui est celle de l'altérité même, passant de l'Autre primordial et maternel, à l'Autre trésor du signifiant, puis du langage, et enfin à l'Autre sexe et sa part de jouissance dite supplémentaire.

ENVOI

Ce qui s'élabore progressivement dans les chapitres III et IV d'*Encore* trouve son point pivot dans le tableau de la page 73, appelé « tableau de la sexuation ».

Indépendamment d'un supposé destin anatomique, il s'agit bien pour Lacan de rendre compte par la logique du choix subjectif du sexe. Freud a pu écrire (dans « La disparition du complexe d'Édipe », *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 121) « L'anatomie, c'est le destin ». Lacan dans son séminaire XX ne s'appuie ni sur l'anatomie ni sur le destin, mais sur la position que chacun peut prendre quant à sa position sexuée. Chacun, quelle que soit son anatomie et ses gènes, peut adopter un mode ou un autre de jouir. C'est ce qui amènera Lacan (Séminaire « Les non-dupes

errent », inédit, 9 avril 1974) à dire non sans humour : « *l'être sexué ne s'autorise que de lui-même, et de quelques autres* ». Il s'agit en effet de construire une réponse à la question qui se déploie sous diverses facettes dans toute la clinique freudienne : comment l'être humain s'aménage-t-il de sa jouissance – qui est fondamentalement solitaire, asociale, autiste – en tenant compte de l'Autre ? Comment concilier l'exigence de satisfaction pulsionnelle, aveugle et impérative, avec l'humanité du lien, la présence d'un partenaire, l'existence de la différence sexuelle et les modalités distinctes de jouissance ?

Lentement préparé par le début du séminaire, ce tableau de la sexuation est fait pour montrer comment chaque sujet peut opter pour une ou l'autre des modalités de jouissance, dites ici côté mâle ou côté femelle. Deux modes sont ainsi possibles, appareillant la jouissance et le partenaire, soit par le biais de l'objet *a*, soit par le biais du phallus et de l'Autre.

L'apport de Lacan, son pas au-delà de Freud, est dans ce deuxième mode qui éclaire la jouissance féminine autrement que le faisait « Analyse avec fin et sans fin ». Ce n'est en effet pas le *penisneid*, qui borne la question et demeure comme roc de la castration, écueil indépassable pour les femmes. C'est au contraire un champ *supplémentaire* qui s'ouvre, au-delà du phallus, de l'Œdipe, du père et de la loi. Et c'est un pas supplémentaire, du coup, pour la direction des cures.

Philippe De Georges